

La même liberté  
Réflexions sur  
la libération animale  
et l'anarchie



# Qui sommes-nous ?

Avant de commencer, nous pensons qu'il est nécessaire que toute personne qui veuille lire ce livret connaisse un peu les motifs qui nous ont menés à l'éditer, et également qui est l'assemblée qui l'a réalisé.

Ce texte fut au début une discussion offerte par notre collectif à l'occasion de l'Automne Libertaire de la CNT (en Espagne) de 2010, sous le nom de « Libération animale depuis un point de vue anarchiste ». À la suite de cette discussion nous nous sommes mis comme objectif de l'éditer et d'en tirer des copies écrites pour ensuite la diffuser.

Nous sommes un collectif uni par le sentiment commun d'injustice que nous donne la situation des animaux•les non humain•e•s dans notre société. Nous nous réunissons sous forme d'assemblée de manière habituelle pour faire des activités qui nous croyons combattent cette injustice. Bien que nous ne nous définissions pas comme un collectif anarchiste, les formes que nous avons de fonctionner entrent bien dans ces paramètres, et malgré que toutes celles qui formons ce collectif ne pensions pas de la même manière, du fait que nous ne croyons pas que cela soit nécessaire pour travailler ensemble, nous sommes d'accords sur un minimum de notions, à savoir que les animaux•les, humain•e•s et non humain•e•s, avons nos propres intérêts qui méritent un respect et une considération égales.

Nous ne voulons pas par l'édition de ce livret essayer d'imposer notre opinion, nous allons parler de notre point de vue et de comment nous voyons les choses, de manière humble et simple. Notre intention est de vous inviter à réfléchir sur la situation des animaux•les non humain•e•s. Ce que nous voulons est vous présenter comment nous voyons le problème de l'exploitation animale, ce que nous en pensons et ce que faisons nous pour essayer de changer la situation.

Au fil de ce texte (qui est une transcription révisée et complétée de la discussion) nous répéterons le pronom « nous ». Lorsque nous l'utilisons, nous nous référons aux personnes qui formons cette assemblée.

La structure de la discussion sera la suivante :

Premièrement, nous allons commencer par définir quelques termes qui seront utilisés au cours de la discussion, et dont peut-être toutes n'êtes pas familier•e•s.

Ensuite nous continuerons en expliquant très brièvement l'histoire de la libération animale et sa relation avec l'anarchisme. Nous poursuivrons alors en parlant de comment nous voyons le problème de l'exploitation animale, pourquoi nous voulons la libération animale et qu'essayons-nous de faire pour qu'un jour nous y parvenions. Finalement, nous parlerons également de nos difficultés et limites.

## 1) Définitions

L'anthropocentrisme est un concept philosophique ou une idée qui considère l'être humain comme centre de toutes choses et fin absolue de la nature. Différentes sont les raisons qui le défendent : critères métaphysiques, possession de certaines capacités intellectuelles, linguistiques, existence de certaines relations, etc...

Toutes ces raisons manquent de fondements si nous les analysons minutieusement. Si nous nous basons sur la possession de certaines capacités intellectuelles, linguistiques ou créatives nous trouvons également d'autres animaux•les humain•e•s qui ne les possèdent pas non plus et qui méritent notre considération.

L'anthropocentrisme a été une idée dominante depuis la formation des premières civilisations. C'est une pensée qui surgit avec plus de force à partir de la Renaissance et comme évolution du monothéisme, hérité de la religion chrétienne : « Dieu a créé la terre pour l'être humain ». À partir de l'époque de la Renaissance, l'être humain se convertit en la mesure de toutes les choses, les autres êtres vivants ne sont que de simples objets d'expérimentation et d'analyse scientifique. Dès lors l'anthropocentrisme a été l'excuse de la barbarie du progrès et du capitalisme.

Une conséquence inévitable de la croyance anthropocentrique est le spécisme. Ce terme fut utilisé pour la première fois en 1970 par le psychologue Richard Ryder et consiste en la discrimination de ceux qui ne sont pas membres d'une certaine espèce (ou espèces).

Le spécisme tout comme le racisme ou le sexisme est une discrimination basée sur des différences injustes ou déterminées par la volonté ou le caprice.

Le spécisme comme l'anthropocentrisme prônent la supériorité de l'être humain sur le reste des êtres de la terre et cela implique une relation de domination sur le reste des animaux•les.

La libération animale est le nom qui a été donné au mouvement qui défend les intérêts des animaux•les non humain•es.

On englobe parfois dans le mouvement de libération animale tout le mouvement de défense des animaux•les, sans distinction entre welfaristes, neowelfaristes et abolitionnistes.

Les welfaristes croient aux réformes légales et en l'amélioration des conditions de la mort et de l'exploitation des animaux•les, comme une mort sans souffrance.

Les neowelfaristes, bien que leur fin ultime soit l'abolition, utilisent les stratégies welfaristes, demandant des réformes légales et l'amélioration des conditions, du fait qu'ils pensent que la loi changera peu à peu.

Nous entendons le terme de libération animale depuis la perspective abolitionniste, dont l'objectif est la fin de l'esclavage animal sans aucun type de concession.

Pour nous, la libération animale englobe des animaux•les humain•es et non humain•es, ce que nous voulons est la liberté de toutes les individu•es. Nous luttons pour obtenir l'abolition de l'esclavage animal, principalement par le biais de l'information et de la conscientisation.

En 1944, Donald Watson et Elsi Shrigley ont inventé le terme « véganisme », bien que beaucoup d'abolitionnistes aient déjà adopté ces principes avant, bien qu'ils n'étaient pas défini•es et regroupé•es sous un concept. Le véganisme implique de ne pas manger ni s'habiller avec aucun produit d'origine animale, de ne pas non plus utiliser des produits qui contiennent des ingrédients animaux ou qui aient été expérimentés sur elleux, ni participer à des spectacles dans lesquels iels soient utilisé•es.

De plus, comme nous l'expliquerons plus loin, nous nous préoccupons aussi de l'exploitation d'animaux•les humain•es, nous essayons d'avoir une consommation la plus consciente possible, bien que ce soit en ce cas encore plus difficile, du fait de que ce qui se passe dans cette société implique d'être exploité•es pour les animaux•les humain•es.

## 2) Anarchie et libération animale : histoire d'un rapprochement

La présence de la libération animale au sein de l'anarchisme est quelque chose d'assez récent, qui ne fait pour cela pas partie de la tradition libertaire et ceci fait que beaucoup de personnes la considèrent avec méfiance. Par chance, l'anarchisme ne s'est jamais caractérisé par le respect des traditions pour leur simple existence.

Certain•es auteur•es comme Reclus et Kropotkin montrèrent une vision des animaux•les distincte de celle généralement admise, mais iels ne furent pas non plus une base pertinente pour ce qui était à venir.

Il est souvent fait allusion dans les milieux libertaires aux naturistes libertaires du début du XX<sup>ème</sup> siècle comme un référent et un précédent. De ce que nous en savons, le végétarisme des naturistes, et leur discours en général, étaient plus dirigés vers une vision harmonieuse de la nature et des humain•es, cherchant à renforcer le développe-

ment individuel à tous les niveaux, et ici entrerait en jeu l'importance donnée au soin du corps, à l'exercice physique, au naturisme, l'hygiénisme et la diète végétarienne. Mais, bien qu'il soit certain qu'iels refusaient frontalement de tuer des animaux•les pour la nourriture et qu'iels considéraient cela comme un crime, en aucun cas il ne s'agissait d'une remise en question de la considération de notre vision et de notre traitement envers les autres animaux•les en vue d'une nouvelle manière de considérer les individu•es avec des capacités et des intérêts dignes de respect. C'est ce qui nous intéresse.

Il y a toujours eu des individu•es seul•es qui ont adopté une diète végétarienne et qui ont senti de l'empathie envers les autres animaux•les, mais cela ne se formule pas théoriquement et ne s'est pas traduit en pratique de manière significative jusqu'aux années 70, avec la naissance du mouvement pour la libération animale. Sans vouloir entrer dans les détails, on peut dire que le mouvement pour la libération animale naît en Angleterre à la fin des années 60 - début des années 70. Il y avait déjà en Angleterre une large tradition organisationnelle autour du concept de bien-être animal (ce qu'iels appellent Animal Welfare) qui vise à ce que l'on ne fasse pas souffrir les animaux•les plus que nécessaire (avec tout ce que cela implique). Cela s'était caractérisé par la poursuite de stratégies politiques, par des moyens légaux qui cherchaient à faire changer la législation (par exemple, de meilleures conditions dans les fermes, des mesures restrictives dans la chasse, etc). À la fin des années 60, beaucoup d'activistes se sentaient déçu•es par l'inefficacité de ces formes d'action, et iels décidèrent de changer l'action légale pour l'action directe, non pour une question idéologique, sinon pour une question d'efficacité. Les résultats parlaient d'eux-mêmes et nous encourageons à connaître l'histoire de ce mouvement car il est plein d'exemples du fait que certaines pratiques, employées avec bon sens et réflexion stratégique, ont beaucoup aidé à atteindre les objectifs recherchés.

Pour donner quelques pistes et que sonnent des noms qui le méritent, en 1964 a été fondée la Hunt Saboteurs Association (Association des Saboteuses de Chasse) créée avec l'intention de saboter la chasse en utilisant l'action directe. Au lieu de faire campagne pour que le gouvernement interdise ou régule de manière plus restrictive la chasse au renard, les saboteuses allaient à la zone de chasse pour essayer de gêner le plus légalement possible les chasseuses : alerter les renards, désorienter les chiens, faire du bruit, etc. Certain•es activistes du sabotage de chasse virent que cela était insuffisant, car on n'empêchait pas la chasse, bien que l'on réduisait son efficacité, et beaucoup d'animaux•les mourraient encore ou vivaient des situations de paniques et d'anxiété, et de plus l'opinion publique s'était centrée sur la confrontation entre chasseuses et saboteuses et non sur l'exploitation des animaux•les. C'est ainsi que fut créée la Band of Mercy (Groupe de la Miséricorde), qui commença à centrer ses actions sur les moments précédant la chasse, pour essayer d'empêcher que celle-ci ne se produise, par exemple, en attaquant les voitures des chasseuses. La Band of Mercy représenta le début de l'action directe illégale pour la libération animale. Peu de temps après, iels commencèrent à amplifier leur domaine d'action. Ainsi, en 1973, iels incendièrent un laboratoire de vivisection et ce fut la première fois que s'utilisait l'incendie comme moyen, tactique qui fut adoptée par une partie du mouvement et qui a donnée de très bons résultats. En 73 iels utilisèrent de nouveau le feu, cette fois sur deux bateaux destinés à l'abattage de phoques, réussissant à ruiner l'entreprise, qui cette année là ne célébra pas le massacre de phoques dans la baie de Wash, massacre qui ne fut jamais de nouveau célébré.

Deux ans plus tard, le groupe se dissout pour former le Front de Libération Animale qui, plus qu'une organisation, ce qu'il n'est pas en soit, est un nom, associé à des principes, des objectifs et des pratiques, sous lequel n'importe qui suivant ce fonctionnement peut agir. Il y a beaucoup d'infor-

mation sur l'ALF et nous n'en parlerons donc pas beaucoup plus, à part dire qu'il se perpétue encore aujourd'hui, presque dans le monde entier et il semblerait qu'il n'arrêtera pas de le faire malgré que beaucoup d'activistes soient incarcéré•e•s.

Nous voulions également faire un rappel sur les Ligues de Libération Animale, dont l'objectif principal était d'entrer dans les laboratoires de vivisection pour en extraire toute l'information possible et divulguer la situation des animaux. Le travail des ligues de libération animale fut fondamental pour que la société anglaise (et finalement le monde entier) prenne conscience de ce qui s'y passait. Bon, pour ceux que cela intéresse, il y a beaucoup d'information sur internet et quelques livres qui en parlent.

Retournons à ce qui nous intéresse. L'anarchisme, par son essence même, est un ensemble d'idées en évolution et débat constants, jamais fermé sur soi-même (ou du moins c'est ce qui serait souhaitable). Il y a quelques décennies, les anarchistes voyaient l'homosexualité comme une déviance et la masturbation comme une pratique dégénérée et antinaturelle (voir *Anarchisme et homosexualité* de Richard Cleminson). Au fond, nous vivons toutes dans une époque concrète avec des valeurs déterminées et cela nous affecte au moment d'interpréter la réalité. C'est ainsi que nous voyons la lumière au bout du tunnel, nous pensons que le rejet par beaucoup des idées antispécistes n'est pas dû au fait qu'elles ne soient pas suffisamment argumentées ou valides, mais plutôt du fait de contraintes culturelles que nous commenterons au long de la discussion. Pour cela, ne remettons pas en question notre engagement, car cela s'est déjà produit d'autres fois avec d'autres thèmes et continuera de se produire, les idées évoluent et s'enrichissent et l'anarchisme n'est pas imperméable, il se fait aussi écho d'idées et de pratiques qui ne sont pas nécessairement nées en son sein. Il suffit que les idées concordent avec les idées et principes basiques avec lesquels, selon notre entendement, la libération animale correspond parfaitement.

Pour nous il n'est pas intéressant d'entrer dans un débat de postures pour savoir s'il y a anarchie sans libération animale ou s'il y a libération animale sans anarchie. Nous avons évidemment notre posture, et nous espérons qu'elle soit suffisamment claire, sur la relation qui existe entre les deux courants, mais nous voyons que si ces deux thèmes ne s'abordent pas avec une certaine délicatesse ou humilité, il est facile de tomber dans un pseudo-débat sur qui est meilleur•e, quelle lutte est plus prioritaire et laquelle est une « bêtise capricieuse » et d'autres encore donc nous avons toutes, malheureusement, déjà fait l'expérience. Pour nous, la libération animale correspond parfaitement au discours anarchiste, ils partagent des principes et des manières d'agir, ils partagent beaucoup d'ennemi•e•s (l'autorité, les prisons, la répression, la domination, l'esclavage, la mercantilisation de la vie) et ils partagent également une fin ultime : la liberté et l'autonomie des individu•e•s. D'un autre côté, et complémentaiement, nous voyons que l'anarchisme enrichit les idées de la libération animale, qu'il l'aide à avoir une vision plus large des problèmes et à apprendre à faire le lien entre eux, et que tant sa base théorique que sa base pratique servent à renforcer ce que nous entendons par libération animale.

Notre intention n'est pas de décider si l'anarchisme doit se déclarer antispéciste ou s'il est possible d'être anarchiste tout en soutenant et finançant l'exploitation animale. La majorité des personnes que nous sommes dans cette assemblée n'avons pas de formation suffisante sur l'anarchisme pour entrer dans des débats intellectuels et historiques. Nous considérons plutôt que les idées anarchistes ne forment pas une entité séparée de la société et qu'une posture pourrait être incluse dans l'idéal anarchiste, ou pourrait être déclarée comme principe anarchiste, une fois que les anarchistes auraient fait leur et mené cette lutte, jamais dans l'autre sens ; c'est-à-dire, que l'anarchisme évolue et adopte de nouvelles luttes, idées ou méthodes de lutte (toujours sur la base de ce qu'est l'anarchisme en son essence) une fois (ce qui

peut arriver peu ou beaucoup de temps après, selon la situation concrète) que les personnes impliquées dans la lutte anarchiste et révolutionnaire aient médité, débattu, accepté et lutté pour cette idée, et non que les personnes doivent adopter de nouvelles idées parce que celles-ci sont incluses dans l'idéal anarchiste, comme s'il s'agissait d'une bible.

### 3) Notre posture

Dans ce qui suit, nous allons définir l'assemblée, un collectif indépendant qui lutte à sa manière pour la libération animale. Nous croyons nécessaire de commenter, entre autres choses, notre vision du problème, les motivations qui nous poussent à mener différentes actions, et la méthodologie que nous suivons, pour ensuite nous centrer sur les différentes difficultés que nous trouvons dans notre quotidien comme collectif, ainsi que nos propres limites à l'heure de mener cette lutte.

### Comment voyons-nous le problème de l'exploitation animale ?

Le problème de l'exploitation animale est très grave sur toute la planète, bien qu'il ne soit pas perçu comme tel. C'est quelque chose qui est très normalisé, malgré les implications si dévastatrices qu'il produit.

Nous nous servons d'animaux•les comme nous, simplement d'autres espèces, pour tout : nous alimenter, nous habiller, régler des problèmes qui ne nous concernent que nous (nous les utilisons comme surveillants, comme guides, pour expérimenter...), etc.

Tout commence quand nous sommes petit•e•s, par l'éducation/endoctrinement qui nous est enseignée selon laquelle la vache vit dans la ferme et sert à donner du lait, la poule à donner des œufs et le cochon à donner du jambon. Les livres typiques pour les enfants nous demandent

de relier par une flèche l'animal•e avec le produit que nous obtenons par son exploitation et sa mort.

À partir de là, notre vision des animaux•les se réduit à ce que nous sommes supérieur•e•s à elleux, iels sont là pour nous servir et nous pouvons les utiliser à notre guise. Bien entendu, jamais on ne nous enseigne la vie misérable des poules élevées en batterie dans les fermes ou comment on coupe le cou d'un cochon pendu la tête en bas par une patte. Cela se maquille avec des images comme une vache qui rit et nous donne son fromage, ravie, des vaches pâturent joyeusement sur les briques de lait, des cochons avec lunettes, chapeau et canne qui sourient sur l'étiquette d'une patte de cochon, etc, et cela se passe en dehors des villes, là où personne ne peut les voir ou les entendre.

Pour les gens, il serait plus difficile de vivre comme iels le font si iels voyaient et comprenaient les effets directs de cette consommation. Le capitalisme a éliminé le consommateur des processus de production. Le résultat, c'est que personne ne se sent responsable de payer pour l'abattage d'un cochon ou d'une vache, puisque dès notre naissance le système éducatif et culturel nous a endoctriné•e•s pour perpétuer cet esclavage, sans assumer notre responsabilité, ni nous remettre en question, ni voir cela comme mal ou bizarre. Nous sommes programmé•e•s pour prendre en charge l'esclavage animal.

Ces mêmes mécanismes se sont répétés, et même encore aujourd'hui se répètent, avec les esclaves humain•e•s.

Il y a eu dans l'histoire humaine beaucoup de cas d'esclavagisme et de domination, et il y en a toujours: l'esclavagisme entre personnes, se basant sur des distinctions aléatoires comme la couleur de la peau, le sexe ou l'âge. De même que ces situations étaient déjà bien implantées dans la société et que l'on ait eu le courage de s'en débarrasser, au moins d'une manière socialement acceptable, nous pouvons faire les premiers pas pour en terminer avec l'esclavagisme auquel nous soumettons les autres animaux•les.

Ce problème a la particularité que ses victimes ne peuvent lutter ou le solutionner. Les animaux•les non humain•e•s n'ont pas de voix, ne peuvent pas s'organiser et lutter, ni communiquer avec les humain•e•s qui les mettent en esclavage, mais il suffit de regarder un•e cochon•ne dans les yeux avant qu'iel soit assassiné•e pour voir la peur que transmet son regard, et écouter les cris de douleur qui viennent après, pour comprendre ce qu'il se passe.

Nous pensons qu'il est urgent de faire quelque chose pour les autres animaux•les, puisqu'iels dépendent totalement de notre lutte pour elleux. Un problème d'une telle magnitude, avec 3000 animaux•les assassiné•e•s chaque seconde pour l'alimentation (selon les chiffres officiels de l'Organisation des nations unies pour l'alimentation et l'agriculture [FAO]) sans compter les poissons, est le principal holocauste qui ne soit jamais survenu sur notre planète, et y étant impliqué•e•s, il nous revient de lutter pour essayer de changer cela.

Dans notre vie quotidienne, nous exerçons sur les autres animaux•les toute cette oppression et domination que nous haïssons et combattons tant.

Comme personnes qui se positionnent en faveur de la liberté et qui détestent la domination, nous devrions remettre en question notre relation avec les autres animaux•les. Tout comme nous sommes critiques de beaucoup d'autres choses dans notre manière de vivre, il est l'heure de se poser cette question.

Les autres animaux•les sont vu•e•s comme des objets de consommation et valorisé•e•s en fonction du bénéfice que nous pouvons en tirer. Le capitalisme valorise tout selon le bénéfice qu'il peut donner. Vendre et acheter des vies animales et humaines, comme s'il s'agissait de livres ou de chaises, est la normalité.

Chacune de nos vies sont également incluses dans cela. Nous avons de la valeur car nous pouvons produire des bénéfices, comme des esclaves soumis•e•s à l'autorité de notre chef•fe, et ensuite comme consommateurice, retournant au système

ce que nous avons « gagné » esclavagisé•e•s, et générant des bénéfices pour d'autres, à leur tour esclaves..., etc, faisant que l'engrenage continue à tourner.

L'exploitation animale existe car elle est rentable. Les autres animaux•les son soumis•e•s à la domination, d'une manière plus directe, plus atroce. Iels ne peuvent pas acheter de télévisions, iels ne peuvent pas déposer de l'argent à la banque, iels ne peuvent s'acheter une voiture, et la différence plus importante est qu'iels ne peuvent se rebeller contre le système, ce que l'on n'a pas besoin de le cacher, comme avec les humain•e•s, pour que nous nous en rendions compte et que nous l'affrontions.

Chaque jour, on les fait naître dans des geôles, des prisons où leurs mères endurent depuis longtemps déjà la cruauté et l'indifférence, et on les garde là en attendant qu'iels engraisent suffisamment, cessent de pondre des œufs, arrêtent de produire une quantité raisonnable de lait, soient trop épuisé•e•s pour pouvoir sauter à travers le cercle de feu ou que leur peau soit suffisamment bonne pour les dépecer et en faire des manteaux. Ensuite, on les tue, soit parce qu'iels ne sont plus rentables vivant•e•s ou bien pour les utiliser (peaux, viandes, etc.) parce qu'iels ne nous servent que mort•e•s.

En résumé, animaux•les non humain•e•s et humain•e•s endurons la même chose : nous naissons esclaves, produisons ce qui profite au système pendant ce que l'on considère être notre vie utile et certain•e•s meurent, d'autres sont assassiné•es.

La lutte libertaire, contre toute oppression envers l'individu•e, cherche la disparition de tout type d'autorité sur le développement de nos vies pour pouvoir les mener en liberté, intérêt basique de n'importe quel•le humain•e et animal•e. Nous luttons contre la domination exercée par le sexisme, le racisme, le fascisme, etc, pour cela nous considérons que nous ne pouvons laisser de côté le spécisme.

Le spécisme est une autre forme d'exercer de l'autorité, de la domination, de l'oppression et de l'esclavagisme sur des individu•e•s avec des intérêts propres, se basant sur des arguments choisis au hasard, comme l'appartenance à une espèce différente de la notre. D'autres critères arbitraires selon lesquels on discrimine aussi les individu•e•s sont le quotient intellectuel, les capacités physiques, l'âge (jeunes et âgé•e•s), la capacité d'apprentissage ou le niveau culturel.

En définitive, nous proposons de lutter pour abolir tout esclavagisme et tenter d'obtenir la libération animale, humaine et de la Terre, créant une lutte globale contre la domination (ce qui, bien que paraissant maximaliste, peut se matérialiser en pratiques concrètes).

## P o u r q u o i voulons-nous la libération animale ?

Comme nous l'avons déjà mentionné avant, nous considérons que toute la trame complexe qu'est l'exploitation animale se trouve totalement normalisée dans la société et la culture dans lesquelles nous vivons, il est très difficile d'échapper aux croyances et valeurs associées à celle-ci, du fait que cette problématique soit invisibilisée dans nos vies quotidiennes.

Ainsi, après avoir défini notre vision de l'exploitation animale, nous voulons la libération animale car :

Toutes les animaux•les sommes des individu•e•s avec les mêmes droits moraux et avec le même intérêt à vivre. Notre intérêt à survivre n'est pas supérieur à celui des autres animaux•les, et nous ne devons pas imposer, de manière autoritaire, cet intérêt sur ceux des autres créatures.

Nous possédons toutes un éventail de capacités et de sensibilité tant physique que psychique, ce qui nous attribue quelques intérêts basiques qui méritent d'être considérés. Ceci inclut l'intérêt

à vivre, l'intérêt à profiter de nos vies en liberté, et l'intérêt de pouvoir le faire sans subir de souffrance (évidemment, il est impossible de vivre sans souffrir, et il est vrai que la souffrance a un grand poids dans les processus d'apprentissage, mais il est également indéniable que, en principe, si on peut choisir, on préférera généralement éviter de souffrir).

De par la considération que tout•e animal•e est un•e individu•e égal•e aux autres, nous croyons qu'aucun•e ne mérite d'être exploité•e en vue de quelques intérêts et/ou satisfactions d'autres, du fait qu'encore une fois dans ce cas, celui qui a le pouvoir est celui qui triomphe et s'impose aux autres.

Nous nous mettons dans la peau d'autres animaux•les qui sont utilisé•e•s et/ou assassiné•e•s par les êtres humains, et nous ne pouvons rester tranquilles les bras croisés. Nous sentons la nécessité de nous organiser et de lutter pour leur libération. Ici et maintenant, nous pensons qu'il est urgent de répondre à cette situation.

Une des principales caractéristiques des êtres humains est celle de sentir de l'empathie ; c'est-à-dire, de se mettre à la place de et de penser comment se sentent d'autres individu•e•s dans des situations données. C'est ainsi que surgit le sentiment de rejet de l'exploitation animale. Durant l'histoire de l'humanité, il y a eu beaucoup d'occasions dans lesquelles cette capacité à fait vaciller le système d'exploitation sociale. Une fois de plus, il est l'heure de s'organiser et lutter pour cela.

Nous ne pensons pas que les êtres humains soyons supérieur•e•s au reste des animaux•les, tout comme nous ne considérons pas que n'importe quel•le humain•e soit supérieur•e à un•e autre. Pour nous, le problème de l'exploitation animale est un problème de plus de l'autorité, où les intérêts de quelques un•e•s prévalent sur ceux d'autres.

Tout•e animal•e doit pouvoir décider de sa vie, la vivre avec autonomie et en liberté, sans être opprimé•e ou contrôlé•e par personne.

Nous comprenons la domination comme une relation asymétrique, où un·e individu·e en nie un·e autre. En comprenant que toutes les animaux·les sommes égaux·les en droits moraux, nous opposer à l'oppression humaine signifie nous opposer à l'oppression d'autres animaux·les.

Aujourd'hui, au sein de notre environnement, est viable une forme de vie qui lutte contre l'exploitation animale qui existe autour de nous. Il existe des alternatives et des options contraires à la consommation d'animaux·les et dérivés comme aliments, comme vêtements, et comme formes ou stratégies de loisir, sans qu'aucun de ces secteurs voit diminuée son efficacité. Toutes ces alternatives pourraient être plus développées encore si il y avait un réel intérêt social à le faire.

## Comment essayons-nous de nous rapprocher de la libération animale ?

En tant qu'assemblée, nous nous centrons sur la diffusion de la réalité de l'exploitation animale et des idées antispécistes, avec le but de favoriser un changement de conscience. Information sur la relation d'autorité et de pouvoir envers le reste des animaux·les, information sur la nutrition, sur la santé, sur les alternatives et certaines idées de formes de lutte contre tout cela, information depuis un point de vue antispéciste et critique, que ce soient des discussions, des débats de quartier, des stickers, des projections et d'autres supports.

Nous pensons que l'information est très importante parce que, dans cette lutte, la dimension individuelle est de grande pertinence, du fait que l'exploitation animale soit quelque chose de si quotidien et de si présent dans nos vies. Les décisions individuelles ont plus de poids que dans d'autres champs parce qu'elles sont plus directement liées au problème. C'est-à-dire que si tu ne veux pas manger de viande, personne ne peut

t'obliger à le faire, si tu ne veux pas monter à cheval, personne ne peut t'obliger à le faire, et cela est déjà commencé à se positionner contre ce type de relations.

Le véganisme est un bon moyen pour mettre en pratique les idées antispécistes et pour arrêter de collaborer avec l'exploitation animale. Cela dit, nous voulons souligner que pour nous le véganisme n'est pas une fin en soi, c'est une conséquence logique des idées antispécistes, mais ce n'est pas une lutte en soi, sinon un style de vie qui intègre et renforce une lutte, celle de la libération animale.

Notre manière de fonctionner :

A) Assembléisme : nous pensons qu'il n'y a pas grand chose à expliquer à cet égard, nous n'aimons pas être dirigeant·e·s ni être dirigé·e·s, pour cela nous nous organisons de la manière la plus horizontale possible, par principes et parce que s'organiser verticalement peut paraître plus fonctionnel mais génère des dynamiques et des problèmes plutôt considérables.

B) Action directe : comprise comme agir sans intermédiaires ni médiateurs. Nous ne cherchons pas à convaincre les hautes sphères pour qu'elles légifèrent «en faveur des animaux·les», nous pensons qu'il est plus que prouvé que se fier aux lois et aux politiques n'est pas même efficace (en plus d'être répugnant). Les changements se produisent lorsque les consciences évoluent vers un point, un exemple comme les combats de chiens ou simplement le narcotraffic nous prouvent que les lois ne garantissent absolument rien. Tant qu'il y aura du spécisme, il y aura une demande pour certains produits et spectacles. Le mouvement pour la libération animale a agit en couvrant deux champs : l'offre, en faisant pression sur ceux qui profitent de l'exploitation animale pour qu'ils arrêtent de le faire ; et la demande, en essayant d'étendre une conscience antispéciste qui poussent les gens à arrêter de demander des produits ou des services obtenus par l'exploitation d'animaux·les.

## 4) Incohérences, mythes, affirmations, limitations et difficultés de la libération animale

Pour entrer dans la dernière ligne de notre exposé, nous aborderons brièvement les incohérences, les limites, et les difficultés de la lutte pour la libération animale. Ce que nous essayerons de faire pour ce dernier point est qu'il soit une réflexion positive et enrichissante. Assumer nos incohérences nous permet de travailler pour essayer de les réduire et aussi de ne pas nous considérer comme des personnes plus pures ou supérieures aux autres. D'un autre côté, connaître nos limites nous aide à ne pas nous frustrer et à ne pas générer de frustration à quiconque à qui nous aurions « vendu le concept », avoir les pieds sur terre et savoir quelle est notre position. Et voir les difficultés est vital pour décider des stratégies les plus efficaces et savoir quels sont les chemins praticables et lesquels ne le sont pas.

Pour traiter des points que je viens de mentionner, il faut partir de la base qu'il est impossible d'être cohérent dans tout à 100%, et que ce qui nous intéresse sont les possibilités que nous avons dans la vie réelle, ici et maintenant, en 2010 à Madrid.

### I n c o h é r e n c e s

Les incohérences de la libération animale qui sont souvent mentionnées sont liées, généralement, plus au véganisme qu'à la lutte pour la libération animale en soit. De l'intérieur de cette lutte, nous acceptons qu'il y ait des incohérences, mais pas plus que dans d'autres types de luttes. Tout comme être anarchiste et cohérent·e à 100% est impossible, être végane et cohérent·e à 100% est également impossible, mais dans les deux cas l'effort pour mener une vie le plus en accord possible

avec ses idéaux vaut plus que tout ce à quoi nous ne pouvons arriver.

Notre intention n'est pas de faire une liste des incohérences, parce que cela ne nous semble pas utile et parce que chacun·e aura une opinion différente, mais plutôt de donner quelques exemples qui fassent que qui que ce soit puisse réfléchir sur cette question et questionner ses propres cohérences et incohérences.

Nous savons, par exemple, qu'il est impossible d'être totalement végane parce que la quantité et la diversité de produits comportant des ingrédients d'origine animale ou testés sur des animaux·les est infinie et inconnue ; si, de plus, on inclut dans la définition de produits non véganes ceux pour lesquels ont été exploité·e·s des humain·e·s, on ajoute alors une grande quantité de produits non véganes.

Cependant, une fois ajoutée cette nuance et considérée cette réflexion, nous voyons que la manière de l'aborder n'est pas « bon, puisque le vernis du meuble du salon peut contenir de la collagène de sabot de vache, cela ne fait pas de sens d'arrêter de manger de la viande », mais plutôt en nous demandant « quels produits puis-je éviter ? ». Le plus facile et efficace pour réduire notre rôle dans l'exploitation animale est d'éviter les produits directement liés à celle-ci (viande, peaux, produits laitiers, cosmétiques, œufs, zoos ou cirques...) et d'apprendre et décider sur le reste. Mais dans la question « quels produits puis-je éviter ? » nous pensons que doivent être inclus tous ceux qui peuvent être évités (sans non plus en devenir malades) et non seulement ceux issus directement de l'exploitation animale ; c'est-à-dire, si tu aimes les chaussures et que tu es végane, et que tu changes de chaussures à chaque saison de la mode, bien que tes chaussures soient de plastique, de gomme ou de toile, 50 Nike fabriquées en Chine impliquent exploitation animale (humaine et non humaine) et environnementale. Et c'est là que nous voyons une incohérence, dans la consommation végane, dans le « tout est permis » si dans la liste d'ingrédients il n'y a aucun·e animal·e ou

le nom d'un laboratoire connu pour sa cruauté. Nous pensons qu'il est important d'ajouter un message de « réduction de la consommation » dans la mesure du possible, du « fais le toi-même » et du « privilégier les produits locaux et peu manufacturés » au message basique d'éviter les produits d'origine animale.

Ceci est lié de près avec une autre incohérence : le mépris dont font souvent preuve les milieux de la libération animale envers l'écologisme (et vice-versa, bien que nous nous centrerons sur le premier cas). Une grande partie de ce désaccord est dû au fait qu'il y a beaucoup à redire de l'écologisme anthropocentriste qui domine le courant écologiste général et qui s'est parfois positionné ouvertement contre la libération animale, comme dans le cas de la libération de visons et le « contrôle » d'espèces exotiques. Cependant, un écologisme plus radical et profond et la libération animale peuvent avoir beaucoup de fronts de lutte communs face à la domination humaine et peuvent travailler ensemble si chacun y met du sien. De fait, dans d'autres pays, particulièrement aux États-Unis, c'est le cas depuis des années.

Parfois les véganes oublient l'exploitation des écosystèmes et des animaux sauvages, quand iels se trouvent dans des situations où iels voyagent en avion toutes les semaines et se préoccupent seulement de ce que la nourriture soit végane.

## Mythes/affirmations

Nous pensons que beaucoup d'informations sont faites avec trop de facilité, tant dans les secteurs de la libération animale comme parmi les gens qui sont contre ces idées. On entend des phrases toutes faites que nous considérons simplistes ou fausses, et quand elles viennent de notre côté, elles nous font perdre de la crédibilité et déçoivent les gens ; pour cela nous allons présenter quelques exemples de ce type d'affirmations qui sont énoncées en faveur du véganisme :

1. « Sauve la planète, deviens végane ». Objectivement, la production animale a une grande res-

ponsabilité dans le changement climatique, dans la pollution atmosphérique, dans la dégradation de la terre, du sol et de l'eau, et dans la réduction de la biodiversité. Évidemment, la réduction de la consommation de viande à un niveau global aurait un effet positif sur l'environnement, mais de là à penser que seulement en devenant végane tu vas sauver la planète, en oubliant les voitures, les avions, les poubelles, les routes, les cultures intensives... nous paraît tomber dans une simplification.

Même ainsi, la page suivante est intéressante : <https://www.fao.org/agriculture/lead/themeso/fr/> et le texte « L'ombre portée de l'élevage », du même organisme, qui peut se télécharger en pdf sur internet (nous nous assurons que les données ne soient pas des « exagérations véganes » car elles ont été produites par des commissions d'experts, qu'il faut donc tout de même lire avec un regard critique, puisqu'elles viennent d'un rapport de la FAO).

2. « Si tout le monde était végane le problème de la faim n'existerait plus ». Il est certain que, actuellement, la grande majorité du grain produit dans le monde est destiné à l'alimentation du bétail (par exemple, 80% du soja du monde est destiné à l'alimentation animale) et que, pour une simple question de conversion énergétique, 90% de l'énergie se perd à chaque étape de la pyramide alimentaire. Cependant, il est également certain qu'il y a assez de nourriture pour nourrir tout le monde ; la faim actuelle n'est pas causée par l'omnivorisme, mais par l'inégale répartition des richesses. Un monde végane capitaliste comporterait aussi des riches et des pauvres. Il est vrai que la consommation excessive de viande qui existe dans les pays développés a un poids important dans la répartition du grain dans le monde, mais ce n'est pas la racine du problème. Si l'on arrêtaient de consommer de la viande aux États-Unis, ce 75-85% de grain ne serait pas envoyé en Afrique, le prix des aliments baisserait, certes, mais à partir du moment où sa culture ne serait pas rentable, on arrêterait simplement de produire ce grain ou

on s'en servirait pour d'autres choses, comme du biocarburant.

3. « Être végane est très facile ». Dans notre pays, être végane est plutôt facile, mais les possibilités de suivre un régime végane varié et équilibré ne sont pas les mêmes pour ceux qui apportent leur nourriture au bureau ou qui vivent entouré·e·s de véganes, que pour un·e camionneuse qui s'arrête manger dans les bars au bord de la route entre l'Espagne et l'Allemagne. Cela peut sonner comme une blague, mais nous le disons parce que l'effort des personnes pour être le plus conséquent possible doit avoir une valorisation en soi, et non seulement les résultats visibles de cet effort. Chaque personne est différente et vit dans des conditions différentes, cela ne justifie en aucune manière l'exploitation, c'est simplement quelque chose qu'il faut tenir en compte et valoriser si l'on veut comprendre la réalité dans laquelle nous vivons.

## Limites de la libération animale

1. La première limite que nous voyons est que l'exploitation animale est illimitée, et par conséquent les fronts de lutte le sont aussi. Ce type de luttes trop vastes et infinies dans l'espace et dans le temps donnent une sensation d'inutilité et de défaite continue aux activistes. D'un autre côté, le doute de traiter le problème de l'exploitation animale depuis la racine (manière de voir les animaux·les et d'interagir avec elleux) surgit toujours, avec le risque de nous perdre un peu dans un domaine plus théorique et philosophique et de ne pas arriver à faire de choses concrètes, ou se focaliser sur un domaine de l'exploitation animale et de lutter contre celui-ci, mais lequel ?

2. À part quelques espèces qui peuvent en théorie vivre par elles-mêmes en milieu naturel, la grande majorité des animaux·les libéré·e·s ont besoin d'un espace dédié à elleux dans lequel iels puissent vivre le reste de leurs vies (quelques 15-20 années) et de personnes qui se dédient à elleux ainsi que

de l'argent investi en nourriture, médicaments, soins... Ceci est un facteur très limitant au moment du sauvetage/libération des animaux·les des centres d'exploitation, et cela empêche que ce puisse être fait à grande échelle avec la majeure partie des espèces exploitées. Ce problème est dû au mode même de production des animaux·les, à grande échelle et de manière incessante : rien qu'en Espagne naissent 2 millions de poulets chaque jour (chiffres officiels du Ministère de l'Environnement, du Milieu Rural et Maritime)

3. Le véganisme a également ses propres limites :

a) Il est impossible de connaître les ingrédients/expérimentation de tous les produits qui nous entourent :

Comme nous l'avons dit au début, il est impossible d'être réellement végane. Nous n'avons pas connaissance de nombreux composants d'origine animale, la grande majorité des substances avec un certain potentiel toxique sont testées sur des animaux·les : depuis l'huile pour voiture ou la peinture de notre chambre aux pesticides des fruits et légumes que nous mangeons. L'intention de faire des recherches sur toutes ces substances qui, à un moment donné ont été testées ou comportent un ingrédient d'origine animale, est une tâche ardue et absolument stérile, en plus du fait que le temps employé à cela est si important que le sens de cette recherche est assez douteux.

b) La grande majorité des produits véganes que l'on consomme impliquent la mort d'animaux·les de manière indirecte :

Tous les produits emballés dans du plastique, apportés d'autres endroits par n'importe quel moyen de transport, ceux pour lesquels des pesticides ont été employés, ceux qui ont nécessité la transformation de l'écosystème originel, ceux qui ont supposé l'extraction de ressources, le transport de matières et la manufacture de celles-ci, comprennent la destruction des écosystèmes et, par conséquent, la mort d'animaux·les.

c) Ce n'est pas viable à un niveau global :

Dans des zones arides, qu'elles soient chaudes ou froides, le véganisme n'est pas viable. Un·e Esquimau ou un·e Touareg ne peuvent être véganes ; ceci n'a ni sens ni crédibilité pour le véganisme, mais c'est une limite (au Groenland il ne paraît pas non plus viable, avec 1 habitant par 40km<sup>2</sup>, le développement d'assemblées, et cela ne les invalide pas en tant que forme d'organisation).

## Difficultés de la libération animale

1. Les animaux·les non humain·es ne peuvent participer à leur propre libération, ce qui génère un mouvement dans lequel des personnes qui ne souffrent pas cette exploitation de forme directe décident des stratégies, des priorités, des approches et des actions pour lutter contre cette exploitation ; il ne nous reste qu'à se fier en l'intelligence, en la capacité de comprendre les situations d'exploitation et d'établir les priorités des activistes. Le côté facile de cela (mauvais pour les animaux·les mais bon pour les activistes) est qu'il y a tant de choses à faire et que c'est une lutte si nouvelle que n'importe quel point par lequel on commence ou quelque soit l'aspect sur lequel on se concentre, dès lors qu'on le fasse bien, apportera certains résultats.

2. Un changement de mentalité profond et un changement difficile à accepter dans le style de vie des gens sont nécessaires. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut faire un jour par semaine ou quand cela nous plaît. Ce que l'on demande aux gens c'est qu'ils réorganisent leurs habitudes quotidiennes (alimentation, loisir, habillement, produits cosmétiques et domestiques). En réalité, cela n'est pas si compliqué, mais provoque souvent, d'entrée, du rejet.

Le côté positif du fait que l'exploitation animale fasse partie de nos vies et qu'au quotidien nos décisions aient un effet si clair sur les animaux·les, c'est que n'importe quel changement

dans ces actions quotidiennes et ces décisions ont un effet à court terme, ce qui nous attribue un rôle plus fort et protagoniste que dans d'autres luttes (par exemple, contre les centres de rétention administrative — CRA).

3. Certains des entreprises et des organismes exploitants sont très forts (pharmaceutiques, la filière de la viande ou des produits laitiers...) et la lutte se convertit en David contre Goliath. Cependant, il y a eu et il y a toujours de « petites » victoires qui démontrent que, avec de l'envie et de l'imagination, David peut lutter contre Goliath.

4. C'est un mouvement jeune qui est né il y a seulement quelques décennies ou qui est même naissant dans certains pays, ce qui fait que les gens ne connaissent pas entièrement quelles idées et principes il a, et qu'il faille aller très lentement, depuis la base. L'avantage est que nous pouvons le construire et qu'il n'est pas encore dénaturé par des erreurs du passé.

5. À l'intérieur même du mouvement, comme il arrive dans toutes les luttes, il y a des critiques sur les différentes formes d'agir et création de héros·ines et de mythes.

En ce qui concerne les divisions ou les critiques, certaines sont inévitables et il n'y a pas besoin de crier au scandale ; mais l'excès de corporatisme ou l'utilisation aveugle de sigles peuvent provoquer des distanciations qui, au début, auraient été évitables.

Les organisations sont souvent critiquées pour cela, mais cela se passe aussi pour des sigles qui ne représentent aucune organisation, comme par exemple le sigle ALF. Ce sigle a surgit comme une représentation abstraite de toutes les personnes qui, à niveau individuel ou en petits groupes, décident de désobéir aux normes imposées dans leur lutte pour la libération animale, l'ALF n'est rien, ce sont des gens, des personnes anonymes derrière des actions ; l'ALF est actions. Et, parfois, il arrive que cela tombe dans la stupidité, que faire connaître le sigle soit l'objectif prioritaire, alors que l'objectif doit être la lutte. Les sigles ne

sont que des instruments qui, si on ne sait pas s'en servir, peuvent nous séparer des autres compagnon•e•s avec lequel•le•s nous sommes uni•e•s, cependant, par l'action et les idées.

En ce qui concerne la mystification de personnes concrètes, ou de groupes de lutte concrets, il y a quelques problèmes :

a) Quelqu'un•e peut ne pas se sentir capable de faire certaines choses, alors que beaucoup en sont en réalité capables.

b) Quelqu'un•e peut se sentir obligé•e à faire certaines choses pour être légitime dans la lutte, sans voir que chacun•e est légitime pour des choses différentes et que toutes ont besoin les un•e•s des autres.

c) Quelqu'un•e peut se sentir petit•e et insignifiant•e à côté de ces personnes et au lieu d'en tirer de la force et peut s'autoflageller pour couard.e qu'iel est.

d) Nous pouvons nous centrer sur le personnage et non sur les actions et sur les idées qu'il y a derrière la personne, quand c'est ce qui compte.

6. Et enfin, nous nous trouvons face à des difficultés dans les milieux de lutte même, dans lesquels est méprisée et critiquée la lutte pour la libération animale comme un caprice de bourgeois•e misanthropes qui ont réglés tous les problèmes dans leurs vies et peuvent se dédier aux animaux•les non humain•e•s. Dans ces milieux, il est parfois argumenté que « la libération animale est une option personnelle de ces personnes qui se préoccupent pour les animaux•les, mais c'est une lutte partielle et secondaire qui doit rester sur un plan personnel pour ne pas soustraire son temps et ses efforts à la lutte révolutionnaire ».

La libération animale n'est pas une option personnelle car elle veut et a besoin d'être élargie à la plus grande quantité de gens possible (de fait, l'information est un des fronts les plus importants de la libération animale, sur lequel se concentre un grand pourcentage des efforts des activistes) pour être viable. Une option personnelle est celle qui n'a pas d'effets sur les autres, mais la libéra-

tion animale est une lutte avec des effets clairs sur les autres, et sinon allez le dire à un•e animal•e libéré•e ou, au contraire, à un•e éléfant•e entre les grilles d'un zoo.

Qu'est-ce qu'une lutte partielle et secondaire ? C'est une lutte qui n'est pas importante, urgente ou nécessaire par rapport aux luttes plus prioritaires ou urgentes. Quelles sont-elles ? La lutte anticapitaliste ? Qu'est-ce donc et comment on la mène ? Ne serait-ce pas un conglomerat de luttes mineures ? Comment lutte-t-on contre tout le capitalisme à la fois, sur tous ses fronts ? L'argument d'une lutte prioritaire invalide quasiment tout le reste des luttes. Par exemple, si nous nous concentrons sur la situation de l'esclavage, de la famine, des guerres et des déplacé•e•s en Afrique, cela nous paraîtrait être une connerie que les gens demandent 35h de travail hebdomadaire, l'égalité des droits entre hommes et femmes ou entre homosexuel•le•s et hétérosexuel•le•s. En donnant de l'importance à l'urgence, à la globalité et aux effets, le changement climatique serait probablement le problème le plus urgent. N'importe quelle lutte qui ne soit pas contre le changement climatique manque de sens ? Non.

Nous devons comprendre que chacun•e se trouve affecté•e de manière différente par ce qui l'entoure et par ses circonstances et que, à partir de là, iel choisit ses priorités ; parfois non par importance, mais également par efficacité, proximité au problème ou par ses émotions. L'important est que chacun•e fasse ce qu'iel peut pour ce en quoi iel croit, sachant que c'est un grain de sable dans le désert, mais lutte pour continuer à être, au moins, ce grain de sable.

D'un autre côté, en quantité d'individu•e•s exploité•e•s et en degré d'exploitation, la situation des animaux•les non humain•e•s est extrêmement grave ; l'urgence peut se mesurer en millions de vies chaque jour, en une souffrance inimaginable. La nécessité, dans son absolue dépendance à nous, pour le bien et pour le mal. Nous ne voyons pas de subsidiarité, les animaux•les non humain•e•s ont besoin de nous et en ont besoin maintenant.

Même dans le cas où l'on considère que ce soit une lutte secondaire face à celles axées sur les problèmes humains, on ne perd pas plus de temps à être végane qu'à manger de la viande : essayer de réduire ton rôle dans l'exploitation animale et te dédier dans ta lutte quotidienne aux problèmes humains n'est pas incompatible.

En ce qui concerne l'aspect de ne pas soustraire ses forces de la lutte révolutionnaire, il faut se demander quelle est cette lutte. Nous ne définirons pas ce qu'est la révolution, parce que nous croyons qu'il est pratiquement impossible de donner une définition avec laquelle tout le monde soit d'accord, cependant, on peut en parler à grand traits comme d'un changement ou d'une transformation radicale par rapport au passé immédiat, qui peut se produire simultanément dans différents domaines (social, économique, culturel, religieux, etc.).

Cependant, malgré que ce soit un changement dramatique par rapport à la situation donnée à ce moment, un événement révolutionnaire est toujours la conséquence d'un processus plus long, aussi bien individuel que collectif.

Au niveau individuel, les révolutionnaires ont du remettre en question les valeurs et les schémas avec lesquels iels ont grandi et ceux qui les entourent. Iels ont lutter de l'intérieur pour connaître et renverser, ou au moins essayer de le faire au quotidien, le policier, l'opresseur qu'il y a dans leurs têtes. Le soulèvement se produit au jour le jour et dans les actions quotidiennes. Évidemment, pour produire un changement social, ces personnes doivent s'unir et construire des relations interpersonnelles de lutte, mais sans un changement personnel il ne se produira jamais de révolution sociale.

Nous convertissons, dans la mesure du possible, nos vies et relations personnelles en un monde miniature de la société que nous souhaitons. La critique constante (sans en devenir malades), pas seulement du monde qui nous entoure, mais aussi de nos idées, pensées et attitudes, et la recherche de ce que nous voulons réellement, se traduit dans

notre style de vie. Il faut démanteler le présent et armer le futur, et il faut le faire simultanément, faisant tomber les murs de l'oppression et créant de nouvelles formes de relation, entre nous, avec les autres animaux•les et avec la planète. Si nous ne montrons pas qu'il y a des alternatives et qu'elles sont viables, les gens restent avec ce qu'ils ont, et la meilleure manière de le montrer est avec notre attitude.

Pour cela, nous croyons que les styles de vie doivent rester en second plan jusqu'à un changement social « palpable » de restructuration des institutions sociales. Cependant, une fois expliqué pour quoi nous considérons important le style de vie des personnes, nous ne croyons pas non plus que le changement personnel puisse avoir comme conséquence la révolution si c'était le cas à grande échelle sans rien faire de plus. Pour cela il faut une lutte et un activisme en commun, et être activiste est beaucoup plus que prendre parti, particulièrement si ce parti se prend de manière silencieuse (bien qu'il puisse être utilisé comme manière d'expliquer la situation des animaux•les).

Il nous faut dire que tout cet effort quotidien dont nous parlons doit être dans nos possibilités et capacité. Lorsque nous demandons trop de nous-mêmes nous nous épuisons, et lorsque nous demandons trop aux autres, iels peuvent se distancier de nous pour ne pas faire ce sur-effort, iels peuvent se fatiguer ou iels peuvent se sentir inutiles et incertain•e•s s'ils n'arrivent pas à faire ce qu'on leur demande.

**Avec cette dernière réflexion nous souhaitons encourager les personnes préoccupées par la situation des autres animaux•les à lutter pour elleux sans complexes, surtout sans complexes par rapport à leurs compagnon•e•s impliqué•e•s dans d'autres luttes, qui se donnent à fond et qui se sentent orgueilleux•ses, parce que les animaux•les méritent que l'on essaye.**

*Madrid, Automne 2010  
traduit vers le français en juin 2022*